

Première minute

Fille de républicains chassés de leur Catalogne sinistrée par la guerre d'Espagne, je suis sujette, comme telle, à de délicieux engouements : je chante, j'exulte décidément puisque je chante sur des airs mexicains que ma mère mettait aux accents fous de sa gorge d'exilée ; je chante. Or, l'instant d'UNE MINUTE, ce bonheur fait place parfois à son pendant : le tourment des tortures secrètes... Une pensée soudain m'assaille, d'un triste jour sanglant ou d'un lieu ensanglanté ou d'un enfant sanguinolent ou, déchu de sa dignité humaine, un pilote d'avion de chasse qui mitraille des femmes, les enfants et des vieux. Par livres entiers on a transporté les jours funèbres, les lieux martyrisés, vivant si mal et si fort les enfants, remis aux commandes de leur appareil les pilotes d'avions de chasse, ordinaires pilotes d'avions de chasse... Par livres entiers et par le verbe meurtri, toujours réticent de mes parents. Par l'expérience, par l'incurable imagination.

Mon père s'est marié, puis trois jours ont passé et il s'en va, «abandonne» sa femme - ma future mère - au pays des Catalans, lui que la République missionne pour rejoindre l'arrière-garde (*reraguarda*) de l'armée en déroute, qui veille sur «ses» civils, «ses» familles, tous qui plus, qui moins, ralentissent l'exode, font patienter l'exil français.

Mon père s'en va ; au nombre de huit s'en viennent les années pour séparer. Chaque seconde, ainsi, se passe à souffrir, mais il

faut bien vivre et même vivre trop.

Parti, jamais plus de son sang de mains écorchées de métallurgiste révolutionnaire ne coulera sur le sol des ouvriers de l'Espagne, et ses pas de géants aux pieds pathétiques n'auront plus pour compagnon l'air rendu brûlant par le souffle des poumons des fondeurs à Barcelone... Cependant, les collines qu'il gravit, les ruisseaux de ses baignades comme l'écho, ici ou là, de ses chansons, chère Liberté, jamais, assurément jamais, ne cesseront d'exhaler les voluptueuses senteurs de la République aimante.

Les Pyrénées au Nord

*Un obus choit et explose
La guerre aussi est du temps des mariages
Sur Miguel ses bruits de métal sur Antonia
Elle répand
Ainsi va alors l'union des êtres
Guerre mariage exil
L'époux s'en fut aussitôt
D'encre le soleil du jour
Et noir pour le lendemain
Plein des corps pathétiques
Des douloureux regards
Miguel s'en allait vers une frontière
Nouvelle croix
L'homme fuyait sa terre au labour de malheur
Tout lui était dans ce monde impitoyable
Antonia le vit disparaître
Étrange pâleur au coin d'une rue
Doigts tendres sur sa bouche
Au nord des Pyrénées un vaste camp
Bientôt un vaste camp
Sur le sable contre flots et barbelés
Des hommes en tas
Ou faite au nom du meilleur genre humain
L'inhumanité
Des hommes parlaient
En tenue et de leur méchanceté*

*C'était la nuit des hommes qui tristes hommes
Voulaient détruire le chemin
Les lèvres le cœur le sang du chemin de Miguel
Effrayer un monde qui se ferait malgré eux
À leur visage il crachait
Il sourdait d'impensables ivresses
Des jours de lendemains emportés
Fuyants
Pareils aux grains de sable*

Deuxième minute

Huit ans à souffrir de l'absence de l'autre, soit huit ans de la vie de mes parents unis par les liens du mariage. Ces huit ans à la suite, posons comme principe que je suis fondée à les convertir en deux cent quatre-vingt-douze mille jours répartis sur neuf mille six cents mois... N'est-il pas là du calcul éloquent ?

Dressée contre mes père et mère, quelque grands que fussent ses malins efforts, la distance du temps se révéla cependant impuissante à réaliser cette affreuse chose qui est de délaisser son devoir d'amour mis à l'épreuve d'une séparation forcée, épreuve justement pour laquelle le camp de la lâcheté n'est pas en peine d'encouragements. On peut bien se rendre certain que, dans ses pires moments et périodes, dans son âpre construction de soi, Miguel s'éleva dans la hiérarchie des méritants... En effet, dans ses pires moments et périodes, dans son exil peuplé de dangers, tenons réellement pour tragiques la détention, l'internement; mais y a-t-il pire sort que la « restitution » à Franco ? Et cette mort qui avait grand-faim, la mort du résistant harcelait les hommes.

Quant à Antonia, il dépendait de la dénonciation d'un voisin, du zèle de l'Administration, sinon d'une attitude équivoque qu'elle se fût prendre et incarcérer... Dans les geôles franquistes, on avait les tortures pour compagnes et comme horizon la peine capitale.

À dire mes joies et peines, il y a que j'ai cédé aux instances d'une extraordinaire histoire familiale fondatrice de mon être. Mon être vit au courant d'une banale existence des peuples, vit aux crues de la destinée des miens.

Les Pyrénées au Sud

*Loin son Miguel Antonia est si loin des charmantes chansons
Au cœur des années sans couplets ni refrain
Longtemps huit ans dans la souffrance des accommodements
La séparation cette éternité vit aux heures noires du silence
Où tout est yeux couleur de rien
Bouche et oreilles malades
À Barcelone échoit la matière
Mais au nord des Pyrénées
L'esprit va sait-on en quelle terre
Palpite en quels paysages de mots
Huit ans de floraison douloureuse
Ce temps à étouffer éteindre
À espérer
Ô sanglots ô sang incandescent ô fol amour
Un beau jour enfin
Au jeu cruel d'Antonia et de la Secreta
L'équité fut forte d'une faiblesse
Ainsi Antonia s'élançe
Et de son mal-bonheur elle déchire les Pyrénées
La demi-folle pourrait s'épuiser à courir
Dans cette montagne où l'on se heurte vite aux mécomptes
Or elle court vers l'amour
Ma mère arrive où Garonne se vêt d'Océan
Anita le lui a dit
Chez moi le fleuve devient aventurier
Des pas se mêlent au bruit des eaux*

*De plus en plus proches
Ces pas dans le couloir rapides agiles
Ses pas
Mon cœur voudra-t-il bien s'empêcher
De battre trop fort en mes excès*

Troisième minute

On n'aura certes pas tari d'éloges sur la Résistance: quelle nature chez cet homme! Valeureux patriote s'il en fut. Et cette grande dame aux perles d'humilité comme autant d'actes d'héroïsme. Combien cet autre mérita de la patrie !... Incidemment, reconnaissons la prose du laudateur dont il advient que l'ambition est de se rendre pareil à ses héros. Parfois, se consumer d'admiration pour les gloires de la France patriote revêt un caractère non dénué de franche injustice: ah! Espagnols des maquis, que n'a-t-on dit votre inaltérable courage! Perdu son regard sur les horizons de ce que vous accomplissiez! Exalté le mépris du danger chevillé, chez vous, à l'idée républicaine!

Quand on sait combien fut souveraine votre attirance pour la Liberté, je ne dirai rien d'autre à mes compatriotes qu'un rituel inéquitable est à réparer. Et l'esprit m'en devient tout encombré; de fait, je donne libre cours à une aversion décidée pour une haïssable habitude qu'on a laissés'invétérer, j'entends celle d'ignorer l'abnégation des combattants étrangers acteurs des guerres pour la France. Car enfin souvenons-nous: une progression de l'armée allemande, un déploiement de troupes inédit par son ampleur, la volonté proclamée d'en finir avec la Gascogne résistante..., en voilà pour l'esprit de sacrifice des «guerrilleros».

Le Comble du détestable ne serait-il pas ici atteint ? Eût-il nui en quelque chose aux hommes et femmes de nos terres d'entretenir une mémoire de l'Espagnol brave et généreux, dur au mal plus qu'aucun autre ?

Au long des décennies silencieuses, peut-être tout mesquinement voulut-on prémunir contre la mauvaise conscience un pays ravagé en son temps par l'idéologie pétainiste. Pourtant, qu'est-ce que l'orgueil auprès de l'honneur.

Vocation guerrillero

*Jeune homme du peuple
Pauvre autant que lui
Digne fils de la République espagnole
Poète maudit de ses belles et trois couleurs
Enfant ivre de leurs flammes dans l'azur
Que veut-tu
Quelle autre lumière que tes flammes et couleurs
Quel amour plus grave
De questions en vérité les jeunes gens se s'embarrassaient guère
D'aucune de celles-là n'eût fait cas le garçon de vingt ans
Avec sa vie dont il n'était déjà plus
L'Espagnol répudié allait et venait comme un possédé
Battait l'oppression de toutes ses forces
S'engageait et mourait dans la Résistance
Au fil du temps des flammes et des couleurs
Ceux qui survécurent
Par bonheur les nombreux survivants
Tous alors d'un manteau se couvrirent
D'un manteau à étouffer les morts
Car le vêtement était fort
À réchauffer les jours les mois les années
Il était épais*

Quatrième minute

Longtemps après avoir côtoyé des violences dignes de figurer dans le florilège des vilenies, ce temps passé à boire à la source quasi religieuse du bel idéal de dépassement et de foi dans l'être humain, il est de nombreuses gens qui enfin regardent en face l'effroyable réalité de la guerre. Il leur aura décidément beaucoup coûté de reconnaître dans l'homme un genre qui a bel et bien déchu de l'innocence que d'aucuns s'acharnent encore à lui prêter.

Plus particulièrement, cependant, conservatrices des raisons d'ordre politique font que l'on tait force cas de mauvaises actions commises à la faveur des guerres. Un d'eux vit à la pénible histoire de Matilde Landa. En premier lieu, ce qui décide de mon affection pour cette victime du franquisme, c'est mon profond respect pour le courage exemplaire et l'humanisme ensemble.

Matilde Landa fut arrêtée tandis que les autorités nationales exhumaient du cimetière d'Alicante le cadavre de José Antonio Primo de Rivera, chef national de la Phalange ; le même jour on la détient et l'on élève le militaire à la catégorie de martyr. Il n'est rien que de très logique dans ces deux actes dont le fascisme est consubstantiel.

Matilde, la républicaine, dans l'estime où elle se tint de la façon de chérir l'ordre juste et la Liberté affrontera sans faillir jusqu'aux

situations infiniment éprouvantes : sur le point d'être fusillée, cette enthousiaste des figures de la Révolution ne renie rien. Finalement, sa peine sera changée en trente ans de réclusion, qu'elle devra purger à la prison de Palma de Mallorca administrée par les sœurs de Santa Cruz.

Matilde Landa

*Matilde Landa veux-tu nous dire que tu es prête
Nous l'attendons l'espère notre Très Sainte Terre
Dieu est pour tous pour les brebis égarées
Par le baptême et la rédemption
Simple et beau est le sacrement sais-tu
On s'agenouille on baisse les yeux
Une âme aussitôt emplit les veines
Matilde Landa que me rapporte-t-on
Tu n'entends rien au rachat
Rien à la gloire de Dieu qui y consent
Pauvre doute tu t'en confesseras est ta pauvre personne
Pour l'heure vile incarnation de l'esprit profane
Prends acte que comme mère supérieure
De la Fraternité des sœurs de Santa Cruz
Je te veux obéissance demain à l'aube à l'heure du baptême
Landa me dit-on se refuse à rendre grâces
Au Créateur tout miséricorde
Dieu tu affliges et sur toi Landa appelles sa colère
Aussi nous t'enjoignons de t'exécrer te salir t'outrager
De te plonger dans un bain d'excréments
Puis tu te saisiras de cet instrument et t'en flagelleras
Il faudra te mutiler car Dieu est furieux te démembrer
Arrache à la fin ce cœur que tu tiens diablesse de tes idoles
Bientôt deux ans que je résiste aux injonctions de l'Église
Qui servirait un dieu honnête
Lequel s'offrirait pour nous rendre heureux
Elle le dit bienveillant ou menaçant tout puissant
Pour ma part dussé-je perdre la tête je chérirai mes idées*

Cinquième minute

D'appartenir à l'immense famille des miens, ces chers républicains, mes pensées se débattent parfois sous de lourdes pierres à cauchemars. Devrais-je m'en faire scrupule? Cela me tient souvent en grande révolution. Faudrait-il que je m'en inquiète?... Car n'advient-il pas que nos pensées coléreuses outragent gravement la morale?

Mais d'un camp et de l'autre, des formes humaines se lancent sur moi, à perdre haleine, et rouges comme un soleil du soir. Certaines empreignent l'obscurité avec leurs frêles épaules, et des bouches se dessinent qui hurlent: «Ventas! notre prison madrilène, Ventas!»

Ventas agite encore ses dates de sang et ses registres des faits, tragique ronde, meute hétéroclite, troupeau grandiose et affligeant des hommes: des victimes et des bourreaux qui crient la haine ou un malheur au cœur du même mot, guerre. Au cœur du nom, «saca», les détenus sont pour être assassinés, les geôliers s'endorment avec indifférence... La «saca» désigne «l'extraction» de Ventas, au petit matin, de prisonniers que les fascistes vont passer par les armes.

Il en fut des «Treize roses» comme de tant d'autres, emportées dans une «saca» pour être exécutées. Des mineures pour la plupart, treize bouquets de lumineux pétales. Victoria mourut la première, Martina la suivit et aussitôt Anita.

Âgée tout au plus de dix-huit ans, Victoria faisait figure de gamine auprès de ses compagnes, qui cependant n'avaient guère goûté de leur majorité. Prévenue de son « extraction » prochaine, la mineure se mit à pleurer nerveusement. Elle pensait intensément à sa famille, refusait l'idée qu'elle pût les perdre, qu'ils la perdissent. Elle pleurait sur l'image du corps décharné de sa maman, la mère à l'enfant mort sous les coups au commissariat et à cet autre fils, Gregorio, fusillé par un peloton. Eux et moi sans vie, se surprit-elle à imaginer, il y en aurait plus qu'il n'en faudrait à tel grand tableau macabre. Ses deux amies lui demandèrent d'être forte. Avec humanité. Avec simplicité. Un courage, alors, entreprit de la gouverner. Il ne fut pas timide.

Les Treize roses ou Une Noche de saca

*Au bal des débutantes tout est beaux atours
Afin de mieux apprêter la grâce tant de gestes soignés
Que les mères accordent à la pâleur des nouvelles
À vous mères il revient de murmurer des mots
Pour que s'ouvrent à vous vos filles
N'est-il pas loisible aux mères des filles qui se font belles
À ces femmes de piquer un clou d'indulgente confiance
Au fond des juvéniles et volages grands yeux
Ventas prison folle
Où les filles jouaient au bal des débutantes
Ces pauvres qui au matin allaient mourir étaient plus belles
Alors que remplaçant les mains des mères
Tenues à un fin mouchoir parfumé
Les mains des geôliers envahissaient mètre après mètre pisseux
Les cachots
Mains et chaussures cloutées et de poing épais
Mains en frustes paroles de geôliers
De quoi s'avisèrent-ils le jour où l'on ne rendait point les mères
De quoi s'avisèrent-ils le jour où l'on ne rendit point les mères
Aux Treize roses
À leur noche de saca tout était beaux atours
Les filles rivalisèrent de coquetterie
Confectionnèrent de bien savants habillages
Ainsi se mirent-elles de la meilleure impression
Leurs compagnes les parèrent
Comme on aide de petites filles*

*Les mains tremblaient
Or la voix rassurait
La couture de mes bas est-elle bien droite?
Carmen Martina Blanca Pilar Julia Adelina
Helena Virtudes Ana Juaquina Dionisia
Victoria Luisa Blanca Julia Virtudes
Pilar Adelina Helena Helena Helena*

Sixième minute

Crève salope! Franco cabrón!... Ce langage vindicatif il faudra que nous en sortions, exigeaient encore nombre de réfugiés à la fin des années cinquante, car nous nous devons à la paix d'ici, à cette paix héritée de leur victoire, à la concorde que les adversaires se refusèrent longtemps.

Des deux côtés du Rhin on s'était donc réinstallé dans une Europe blessée à l'âme par les ténèbres, pâle et défaite, pourtant patrie jeune et forte face à la patrie de la vieillesse mourante, avec son rose naissant, son blanc magnifique sur les heures noires, son brun lumineux de velours rassurant, espoirs nouveaux à partager entre frères.

Le genre humain y était en quelque sorte commençant dans un immense laboratoire. « Observons les gens de ce pays avec la plus grande attention, visons à l'entente cordiale, veillons à rencontrer leur beau regard ouvert sur le bonheur ». Et, l'Espagnol idéaliste, malheureux dans un avenir promis à l'embourgeoisement, de douter parfois de la sagesse des scrupules. Où l'emmènerait-il ce corps social avide de satiété et se délectant déjà à l'idée du confort et s'initiant avec volupté aux plaisirs multiples offerts par un commerce qui deviendrait florissant ?

Quel salut l'Espagnol eût-il pu trouver dans la religion de la prospérité ?

En tout cas, nombreux voulurent-ils conserver à leur vie la sorte d'humanité qu'ils trimbalaien au passage de la frontière. Ils le pensaien, c'était l'empreinte de ceux qui ont pouvoir sur les évènements. Bien sûr, l'obsessionnel désir de la patrie occupée par le franquisme plaidait pour rester sourd au chant des sirènes d'un matérialisme qui vous prend dans ses fils et suce tout votre sang grandiose. Ces gens ayant vécu sur de libres et fougueux chevaux, comment eussent-ils mis le pied à l'étrier d'un percheron pansu lorgnant un picotin, sans que cela ne fit l'effet d'un dévoiement ?

Quand même, les Espagnols s'essayaient au bon sens, avec constance s'y exerçaient : « Pour les Français, oui par égard pour les Français, pour nous rendre solidaire de leur quête du bonheur nourrie à la tragédie, il nous faudra enfin nous résigner à introduire un coin dans ce que nous nous représentons de nos devoirs républicains. « Franco, salope ! Ordure ! ¡ Hijo de puta... Nous laisseras-tu en paix ? »

Muerte Franco

*Muerte Franco
Crève salope
Franco Assassin
Si jamais Víctor tu passais par là
Si tu passes par là
Viens chez nous boire le verre de l'amitié
Tu es de ceux qui mille fois se sont trompés
Je sais nous savons c'est un droit honnête
De trop aimer son Espagne
Mille fois ont eu raison
Car la Dignité c'est ta chair
La Vie ta terre envahie
Le Juste tes folles pensées
Tu as tant vacillé sous le poids des corps de tes amis morts
Aux vents d'altitude de notre République à restaurer
Tant juré qu'elle sourirait foule après foule à Barcelone
Et dans les yeux de Madrid tenue par le peuple
Là-bas chez nos joies captives
Et nos peines exhibées
Comment là-bas as-tu osé dis
Faire la guerre aux vainqueurs
Qui n'en finissaient pas de vaincre
Par quel blé levé après la tempête t'es-tu fourvoyé
Je me tais nous nous taisons
Mille fois tu as eu raison
En Espagne il ne se connaît plus que des histoires de dangers*

*Tu viens alors des chemins jonchés de tortures
Où tu as écouté femmes enfants et hommes souffrants
À t'en griser comme dix cœurs à toi seul
Si jamais Víctor tu passais par là
Si tu passes par là
Viens chez nous boire le verre de l'amitié*

Septième minute

Expert en toutes violences. Inapte à tout bon sentiment. Dressé à tous les vices et iniquités... N'est-ce pas qu'en cela il y a, prière insistante, quelque sordide existence à convoquer ?

À cet effet, reconnaissons dans le corps de la fine fleur de la canaille ce qui sans délai me fait esprit effervescent, désignons Manolete, l'illustre torero et voyons des faits qui contre lui militent, contre son excellente réputation, même si on lui consentit le droit de se réclamer de l'élite la plus choisie. Inconditionnel soutien des « caciques », cet enthousiaste de Franco, le matador adulé des foules ne sut pas toujours s'interdire de sinistres parodies de mise à mort, dont le « bétail » était prélevé sur les prisonniers républicains. Mondain, le cadre préservait la confidentialité, tenait à l'écart la soldatesque. Et point d'arène pour « officier ».

C'est pitié d'entacher l'honneur des combattants qui s'ouvrirent à leurs connaissances des penchants du misérable : ils le firent chichement et, parfois, en dépit de leur pudeur, se blessèrent à l'incrédulité de quelque sourire, quelque raillerie. Et l'on conçoit par là ce qu'il faut de conviction à la vérité pour faire barrage au mensonge.

*Du temps que le franquiste Manolete
toréait les Républicains*

*Pablo San Martín a la voix de mars finissant
Enrique Mollet s'en vante
Il l'a eu tout pareille à l'insolente saison commençante
Adolfo Cano naît comme eux au printemps insolent
Espoir chantent les trois
Qu'il veuille être libre
Le verbe chanter est bien ce qu'on sait
Passé l'imprudence un bienfait pour les hommes
Taureau numéro un claironne un officier
Toro San Martín de la ganadería Republicano
Soixante et onze kilos trois cents
Vingt huit ans
Marié deux enfants
À ces mots une femme hurle
Generaciones perdidas
Le toril fait entendre Ánimo
Il ferait si beau de vivre
Si beau de vivre sans rien savoir d'aucun courage
Un grondement soudain sur la mort dérangée
Comme tout s'est tu
Balles et obus wagon après wagon
Tous à l'envi meurtrissent des rails gémissants
Pablo évalue leur tonnage inconsciemment
Son oreille sait peser le bruit inquiétant
Au pire elle se trompe de quelques seuls malheurs*

*C'est ça la guerre
Les monts s'emplissent d'échos
Autant de deuils
C'est ça la guerre
Pablo a ouvert si grande la bouche
Que son cœur s'en est comme un poing refermé
Un poing de statue que ses amis brandissent
Lentement la vie s'est dénouée
Une banderille sur un os de colombe s'est brisée
Une femme hurle
Generaciones perdidas*

Huitième minute

Plusieurs passes de muleta jettent des lambeaux de ténèbres, perdent des ombres racées sur le sable de septembre. Le demi-dieu qu'on ovationne rajuste l'argent de son boléro, ensuite se prend à lorgner le bel or de l'arène où, par la magie de sa cape, d'éphémères éclipses de soleil vont cacher leur butin de chair et de sang. La vie qui anime les êtres ainsi que les forces de la nature entière, tout vit ces instant aux millimètres impérieux du savoir-faire, ô combien souverain, de Manolete ! Il paraît être haut de dix siècles, même avec ses bras de notre temps et des jambes nos semblables. On sait bien alors, inévitablement, que ses banderilles sont confectionnés par d'habiles ouvrières. Si à l'ordinaire Manolete prend soin d'un style sobre à l'impassible fierté, aujourd'hui il a résolu de l'élever au degré accompli du talent voulant se concilier un public de goût. De pur besoin, le geste fait que tous savent quel indéfectible serviteur a la sincérité. Point d'ivresse chez lui qui ne soit glacée. Et les jambes fines d'y aspirer ; puis des mains... des mains ? Et un laid visage que la nuque et le cou auraient fait beauté grecque ; et d'extraordinaires bras, éclats du soleil plantés dans le buste aux flancs tendus d'orgueil..., ces noblesses sans l'inutile chair des grâces gestuelles ont inspiré des lois, évangile des « aficionados ».

Aujourd'hui, jour de fête vénéré, Manolete triomphe devant un public transporté. C'est peu avant 1936.

À me proposer avec ces quelques lignes un Manolete somptueux, je n'ignorais pas qu'on pût m'en faire grief. Définitivement, ma volonté participe d'une préoccupation purement esthétique. Il s'est agi, dans une recherche classique d'effet, de tirer parti du sublime et du sordide allant ensemble chez Manuel Rodríguez Sánchez. Une précaution est alors d'isoler le concept de sublime de toute acception morale; aussi, n'y a-t-il pas ici motif de dénoncer une justification de la tauromachie.